

Isabelle
Duquesnoy
La redoutable
veuve Mozart



Éditions
de La Martinière

La redoutable veuve Mozart

**Isabelle
Duquesnoy**

**La redoutable
veuve Mozart**

**Éditions
de La Martinière**

Isabelle Duquesnoy explore depuis vingt le destin singulier de Constanze Mozart. Cet ouvrage est le troisième qu'elle lui consacre. Il offre un regard totalement nouveau, enrichi de découvertes récentes. Le travail d'Isabelle Duquesnoy est le seul à avoir bénéficié d'une préface du Mozarteum de Salzbourg.

ISBN 978-2-7324-9168-4

© 2019 Éditions de La Martinière, une marque de la société EDLM

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Dieu, qui a refusé les rossignols à nos montagnes, nous donna dans Mozart un magnifique chanteur.

L. Hubner

Journal littéraire de la Haute Allemagne

« Grâce à sa profonde culture de l'époque, Isabelle Duquesnoy introduit habilement ses connaissances [dans ses romans]. [...] [Elle] permet au lecteur de considérer la vie de Mozart sous une optique différente de ce que proposent les biographies traditionnelles, en commentant dans l'esprit de Constanze les événements de leur vie commune. Il est possible d'affirmer que grâce à sa parfaite connaissance de la biographie de Mozart et de sa correspondance, Isabelle Duquesnoy n'"invente" rien. » [...]. Tout est restitué dans le contexte historique. »

Geneviève Geffray
ex-conservateur en chef,
Fondation internationale
Mozarteum, Salzbourg

Prélude

À son décès, le 5 décembre 1791, Wolfgang Mozart a laissé 3 000 florins de dettes, correspondant à cinq ans de loyer, de nourriture, de frais vestimentaires et d'entretien de ses deux fils et de leur mère, Constanze, née Weber.

Elle lui survécut cinquante et un ans, utilisant des monnaies qu'il est aujourd'hui compliqué de convertir en euros. Toutefois, pour mieux comprendre son train de vie, il sera utile de savoir que :

– une domestique recevait 12 florins par an de salaire. Les dettes du couple Mozart en 1791 s'élevaient donc à deux cent cinquante années d'un salaire de serviteur ;

– une robe de dame, ornée de quelques fioritures, coûtait 100 florins ; pour s'en offrir une, la domestique des Mozart devait économiser l'intégralité de son salaire durant neuf ans. C'est pourquoi les vêtements, les perruques et les souliers des défunts étaient revendus. Les boutiques

de prêt-à-porter n'existaient pas ; seules les personnes aisées pouvaient se faire confectionner des vêtements par une couturière, copiant les modèles représentés dans les revues de mode. Très influente, la mode française était suivie en Europe, mais de façon moins changeante ; ce qui n'était plus en vogue à Paris pouvait l'être encore à l'étranger durant plusieurs années ;

– un artiste lyrique célèbre recevait environ 800 florins annuels, alors que 500 florins suffisaient à un foyer de deux personnes pour vivre bourgeoisement.

On a tout écrit sur ton père.

Beaucoup de louanges, autant de médisances, jusqu'aux circonstances de sa mort, qui n'ont pas suffi à calmer les calomnies. Mais qui connaît la vérité ? Moi seule.

Le festival Mozart, c'est moi.

Les monuments et les statues dressées dans les jardins publics, c'est moi.

Le Mozarteum de Salzbourg, c'était mon idée. J'ai même tenté de t'imposer comme directeur, mais tu n'en avais pas la capacité.

Aujourd'hui, sans doute parce que je suis âgée et que tu me vois criquette et ratatinée, tu viens me faire des reproches. Mais qui es-tu, pour me dire que j'ai mal agi ?



Alors qu'il était déjà malade, ton père aimait contempler les petits personnages bleus imprimés sur les rideaux de notre chambre à Vienne. Il se divertissait en leur prêtant une histoire. Il imaginait

l'embarras de la bergère courtisée par un galant bourgeois et se demandait s'ils parviendraient à braver leurs familles pour se marier. Ton père était ainsi : appliqué à ce que tout finisse bien, ou à ce que la justice triomphe.

Je voulais déchiqueter un à un les pans de ce coton français, et massacrer ces délicats pantins qui le faisaient rire.

Mais je n'en avais pas la force.

J'avais usé toute ma vitalité à lui coudre une robe de chambre molletonnée afin de lui tenir chaud, puisqu'il ne pouvait plus porter ses vêtements habituels ; ses bras et ses jambes étaient enflés par un œdème. Je te revois le masser de tes petites mains potelées, pour tenter de faire pénétrer la graisse d'essieux dans ses bras boursoufflés. Il se trouvait presque paralysé alors que nous recevions enfin, après des années de complications financières, de nombreuses commandes de théâtres européens ainsi que des propositions de contrats mirifiques.

– Hélas, il est trop tard, je sens déjà le goût de la mort sur ma langue, se désolait-il en caressant ta tête.

Conscient que la fin approchait, Wolfgang dicta ses dernières recommandations musicales à Franz-Xaver Süßmayr. Tu te souviens de son élève, qu'il s'amusait à surnommer Trou du Cul.

Aucun, parmi ses autres élèves, n'avait compris que sa plume resterait bientôt sèche. Aussi prirent-ils peu réserve de langage devant lui : on parlait en sirotant son café, sans distinguer la mort avancer. La voix faible et la respiration courte, ton père a confié l'achèvement de son *Requiem* à Süßmayr, lui soufflant ses dernières idées alors qu'il ne lui faisait que moyennement confiance.

De mon côté, je m'efforçais de me montrer gaie, je l'encourageais à boire du potage, un peu de vin ; il repoussait avec douceur mes cuillères de crème aux œufs. Même la présence de notre chien Gauckerl l'indisposait. Je n'aurais jamais supporté l'agonie de Wolfgang sans le soutien de ma petite sœur ; ta tante Sophie lui tamponnait les tempes à l'aide d'un linge mouillé en attendant l'arrivée du docteur Closset, qu'elle avait fait mander. Étant au théâtre, ce charlatan avait répondu qu'il viendrait lorsque la représentation de *La Flûte enchantée* serait terminée. Le public bissait de nombreux airs, aussi la comédie pouvait-elle durer des lustres. Alors, je me mis à genoux au pied du lit, la tête baissée pour cacher mes larmes, et je priai. J'implorai Marie et tous les saints d'entendre mon désespoir. Hélas, cette dernière nuit, mes cris perçants déchirèrent l'obscurité de notre alcôve.

– Wolfi ! Wolfi !

J'ai secoué son corps inerte, mais il ne s'est pas réveillé. Ton petit frère s'est mis à hurler dans son panier, et tu t'es levé ; je t'avais envoyé dormir très tôt, car j'avais jugé inopportun que tu restes, à sept ans, au chevet de ton père, à guetter sa mort.

Il ne se réveillerait plus jamais. J'étais veuve de Wolfgang Mozart, ton frère et toi étiez orphelins ; cette affreuse certitude me poignardait le cœur.

Süßmayr me trouva agrippée au cou de Wolfgang. Je ne voulais pas le quitter, je suppliais qu'on m'enterre avec lui.

— Allons, allons, me murmura-t-on avec indulgence. Il vous faut penser à Carl et Franz-Xaver. Vos enfants ont besoin de vous.

Un à un, Sophie décrispa mes doigts enfoncés dans le molleton de sa courtepointe. Je me ravisai, essuyai mes larmes sur le revers de ma manche et vous considérai : sur les six enfants que j'avais mis au monde durant nos huit ans de mariage, le ciel avait bien voulu nous en laisser deux.

De tes petits bras frêles, tu agitais le berceau de ton frère, âgé de quatre mois. Mes hurlements l'avaient apeuré. Parcourant l'assemblée silencieuse, tes yeux trahissaient la peur d'être abandonné.

Dans la matinée, un employé administratif que Trou du Cul avait fait mander s'avança vers toi tandis que je me précipitais, les bras écartés pour lui barrer le passage.

– Ne touchez pas à mes enfants !

– Madame, personne ne vous les retirera, répondit l'homme avec patience. Du moins jusqu'à ce que l'aîné ait atteint ses sept ans.

– Et après ? m'inquiétai-je, comme une folle que l'on menace de l'asile.

L'inconnu se frotta le menton et s'adressa à toi.

– Quel âge as-tu, mon petit Carl ?

– Tais-toi ! t'ordonnai-je. Ne réponds pas !

L'homme sourit un peu.

– Vous savez bien qu'il est interdit à une femme seule d'élever un garçon au-delà de cet âge. Il devra être confié à un homme, qui s'occupera de son éducation afin d'en faire un adulte sans vice.

Le vice était une obsession de cette époque, comme si les mères étaient responsables des mœurs de leurs fils. Dès qu'un père mourait, les garçons risquaient de tourner invertis ! Tu comprends, nous étions jugées inaptes à faire de vous de vrais hommes, il fallait donc vous sauver de nos griffes. Moi, je connais un père qui a transformé son gargonement en imbécile, et cela ne l'a pas empêché de préférer la compagnie des garçons. Le père a respecté la loi, mais son chérubin risque la prison à la première dénonciation.

Je m'apprêtais à postillonner ma réponse lorsqu'un inconnu frappa à la porte de la chambre.

Plissant les paupières sous la lueur des chandelles, il parcourut la pièce de sa prunelle bleu vif, qui s'immobilisa un moment sur le corps inerte de Wolfgang. Enfin, les yeux de l'homme se posèrent sur ma silhouette tremblante.

– Müller, dit-il en inclinant la nuque pour marquer son respect. Je viens pour l'empreinte.

Je rajustai mon négligé, que mes gesticulations avaient dénoué à l'encolure.

– C'est bien, murmurai-je. Je veux que l'Europe tout entière puisse un jour contempler son visage. Et que Vienne se repente de l'avoir laissé mourir...

Müller déposa son havresac au pied du lit et demeura pensif un moment.

– Il ne portait pas de perruque ? demanda-t-il à voix basse, comme pour ne pas réveiller ton père.

Je caressai son crâne, encore bouillant de fièvre.

– Jamais ! Dès son arrivée à Vienne, il a cessé d'en mettre, car il était très fier de sa chevelure naturelle. Ne lui faites pas de mal, il ne faut pas l'abîmer.

J'ai surveillé la coulée de plâtre qui rampait sur le front blanc de Wolfgang et descendait en épaisses gouttes sur sa bouche livide. J'avais perçu dans le projet de ce masque mortuaire une sorte de consolation ; je m'étonnais de ne pas la ressentir. Au contraire, une sensation d'étouffement m'écrasait la poitrine.

– Mettez deux brins de paille dans ses narines, pour lui permettre de respirer à travers le plâtre.

– Ce n'est pas nécessaire, objecta Müller sans oser me regarder.

J'acquiesçai en silence puis, consciente de mon inefficacité, reculai de quelques pas. Ton père ne m'avait jamais paru si vulnérable, allongé dans sa robe de chambre dont j'avais retourné les coutures irritantes, le visage comme asphyxié par une masse blanche qui avait empli notre chambre d'une odeur de craie mouillée.

Je ne sais par quel miracle, ton sort et celui de ton frère me revinrent à l'esprit. Je questionnai l'employé administratif.

– Serai-je obligée de me remarier pour que vous me laissiez élever mes deux fils sans limite d'âge ?

– Non, répondit l'homme. Il suffira de leur octroyer un tuteur, mais l'aîné devra vivre chez lui.

– Les fils Mozart ont aussi une grand-mère, s'interposa ma mère, que personne n'avait entendue entrer.

Tu te souviens de ta grand-mère ? Cecilia Weber a fait une entrée digne d'une ogresse d'opéra. Ma terrible mère, qui, toute ma jeunesse durant, m'avait tenue au ménage et aux corvées de maison, n'avait jamais caché sa haine de ton père durant les premières années de notre mariage. Elle le disait laid, le visage jaune et criblé de cicatrices, trop petit, sans

le sou, et se moquait souvent de sa malformation congénitale. Combien de fois a-t-elle plaisanté sur son oreille lisse, prétextant qu'un compositeur de musique à l'oreille ratée ne pouvait rien donner de bon ?

– Pourtant, j'entends tout ! répondait Wolfgang sans jamais la blâmer. J'écoute vos malices tout comme je perçois le quart de ton changé du moindre instrument.

À force de petits soins et de cajoleries, il avait gagné son cœur ; elle riait de ses plaisanteries, profitait gratuitement des meilleures places dans les théâtres où les opéras de Wolfgang étaient donnés. Elle avait aussi évalué les dépenses qu'engageait son gendre pour l'amadouer : il lui offrait des friandises, des colifichets de dernière mode. Elle s'était émue de la patience qu'il manifestait avec ton frère et toi. Doucement, ce changement d'avis l'avait conduite à déplorer la maladie de Wolfgang, et à craindre sa mort. Je n'ignore pas qu'elle calculait aussi la perte financière, car nul ne change vraiment sa nature...

Et ce matin-là, elle obstruait la porte de notre chambre de son imposante silhouette.

– J'ai des droits sur mes petits-enfants, assurait-elle.

– À ce que je vois, vous n'êtes pas un homme, contesta l'employé administratif. Vous feriez de cet

enfant un inverti, tout autant que sa mère si nous le lui laissions.

– Attendez au moins la fin de son deuil ! La loi, d'accord, mais rien ne vous interdit de montrer un peu d'humanité. Vous n'allez tout de même pas lui ôter son fils le jour où Dieu lui reprend son mari ! Si ?

– Soit, dit l'homme en refermant son carnet de notes. Je reviendrai dans six mois. Le fossoyeur a-t-il été prévenu ?

– Pas encore, répondit Süßmayr. Il n'est que trois heures du matin, je m'en chargerai dans un moment.

Agenouillé près du cadavre, Müller frappa doucement les tempes de Wolfgang à l'aide d'un petit marteau à bout rond ; le masque de plâtre se décolla, emportant avec lui quelques touffes de ses cheveux blonds.

– Faites-moi une seconde empreinte, ordonnai-je avec calme.

– Je n'ai plus assez de plâtre, objecta Müller. Mais une fois rentré dans mon cabinet, je vous coulerai deux exemplaires de ce moulage.

Il enveloppa le masque mortuaire dans une taie d'oreiller et rangea son matériel. Ta grand-mère le raccompagna jusqu'à la sortie, car ma maison ne comptait plus d'employée depuis fort longtemps ; nous avions congédié notre petite bonne faute de pouvoir lui assurer ses gages de 12 florins annuels.

Sur le palier, Müller croisa une silhouette que le tout-Vienne musicien reconnaissait : le baron van Swieten. Franc-maçon convaincu tout comme l'était ton père, il s'était souvent montré attentif aux tourments de son « frère » de loge, et connaissait assez le désastre budgétaire de notre foyer.

Il me serra dans ses bras.

– Laissez-moi tout payer, murmura-t-il à mon oreille. Je ne pourrais pas supporter que mon pauvre ami soit jeté dans un trou, comme un mendiant.

– Je n'ai pas les moyens de vous l'interdire, sanglotai-je.

Van Swieten me tendit son mouchoir de batiste.

– Je voudrais qu'il ait une belle croix, soupirai-je en repliant le carré de tissu. Et puis aussi une plaque, sur laquelle on fera graver quelque chose qui mentionne son génie. Parce que c'était un génie, n'est-ce pas ?

– Constanze, vous savez bien que seules les familles possédant un titre de noblesse sont autorisées à poser une inscription ou une croix...

Je titubai dans la chambre. La colère enflamma mes joues. Tu me suivais du regard, les lèvres cuirées par ta morve ; je n'ai d'ailleurs jamais rencontré une autre personne allergique à ses propres glaires.

– Après avoir vécu comme un rat, il faut mourir comme un gueux, sans marbre ni monument ! Et

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2019. N° 1143042 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE

